—*Attention au bonte-dehors ! Montez !* Ces cris provoquent un rire général ; le nombre des badauds augmente de plus en plus. Notre ami passe tranquillement le peigne dans sa barbe et dans ses cheveux en se mirant dans sa glace ; enfin, il se remet en route, grommelant : " En voilà, des *terriens !* ça n'a jamais rien vu ma parole ; je ne suis pourtant pas un iroquois ! Sont-ils bêtes ! hein, Cartahu ! "

***

Le quartier-maître, regaillardi par ses ablutions et pressé d'arriver, enfile la rue Saint-André des Arts, puis tourne à droite, le voilà rue Mazarine.

Nouveau sujet de surprise pour notre ami : le No 35 est une grande l âtisse à six étages avec porte cochère, vestibule ciré et des tapis partout : il pense : " C'est pas Dieu possible qu'ils *restent* là dedans ; on dirait la Préfecture maritime ! "

Puis, sortant la lettre de son béret : " C'est pourtant bien le numéro ! *Adieu-va ?* nous allons bien voir ! " Il entre dans le vestibule.

Le concierge lui crie :

—Eh ! marin, où allez-vous ?

—Pardon, c'est bien ici que reste Keraudren ?

—Au sixième, la porte à gauche.

Lahurec remercie et se dispose à monter. Le concierge reprend :

—Dites donc, l'*ami*, vous n'allez pas, je suppose, transporter votre ménagerie dans la maison !

Le marin se retourne.

—Quelle ménagerie ?

—Celle que vous avez sur votre dos, parbleu !

—C'est pour ma sœur.

—Connais pas ; qui ça, votre sœur ?

—Mais la femme à mon beau-frère, la femme à Kéraudren.

—Et vous voudriez monter tout ça là-hant ? Ah ! mais non ! Ah ! mais non ! Vous savez, il ne faut pas de bêtes dans la maison, pas de bêtes.

—Bah ! dit alors Lrhurec, il ne faut pas de bêtes dans la cambuse, mais vous y êtes bien, vous ! En voilà un ostrogot ! Qu'est-ce que vous êtes ici, au surplus ?

—Je vous réitère de porter vos animaux et vos puces ailleurs,—puis avec majesté,—je suis le *concierge gérant.*

—Ah ! oui, concierge, quelque chose comme *capitaine d'armes !* mais, mon pauv' vieux, *arrime*, dans ton entendement, que je n'ai pas *pomoyé* ma ménagerie de Taïti jusqu'ici, en passant par Valparaiso, pour la laisser à ta porte. Tu commences à m'échauffer les oreilles ? Donc, sufficit ! *vire de bord lof pour lof* et laisse-moi passer, si tu ne veux pas que je te pose le *grappin dessus.*

Le concierge, vexé de s'entendre tutoyer par ce simple quartier-maître. se met au travers de la porte menant aux escaliers, avec son balais croise la baïonnette ; il s'écrie :

—Vous ne passerez pas... *matelot d'eau douce !*

" Matelot d'eau douce ! ! ! " Lahurec bondit sous cette injure, la plus grave que l'on puisse adresser à un loup de mer ! Il dépose à l'écart son chargement, crache dans ses mains, prend la la position de la boxe en murmurant :

—Ho ! Ho ! nous allons rire.

D'un coup de pied, il fait sauter en l'air l'arme qui le menace, le balais traverse la porte vitrée, brisant deux ou trois carreaux. Le concierge, tenant en main un trousseau de clefs, cherche à frapper son adversaire, qui se contente de le tenir à distance au moyen d'une savante voltige. Survient madame Pipelet : elle court au matelot les mains ouvertes, prêtes à griffer ; une poussée l'envoie rouler au bout du couloir ; son mari opère une retraite prudente, elle revient à la charge : Lahurec, n'ayant plus affaire qu'à une femme, la prend délicatement dans ses bras et s'en va la déposer au milieu d'un grand baquet plein d'eau, qui se trouve au fond de la cour.

Pendant ce temps, le perroquet émoustillé crie : " *Brrranle-bas de combat,*" puis, imitant le clairon : " Tarrrratata, tata, tata tatatère, tatatère, prrremière pièce trriborrrd, feu ! ! Poum ! ! Poum ! !..." Le singe, lui, perché sur la rampe de l'escalier, se coiffre du bonnet de la concierge envolé dans le feu de l'action. Les locataires éveillés par le bruit de la lutte et par les clameurs de madame Pipelet, se mettent aux fenêtres de la cour, quelques-uns descendent dans l'escalier ; ce spectacle les amuse : l'on a tant de plaisir à voir humilier par un autre l'individu devant qui l'on courbe la tête toute l'année, sans oser soi-même se révolter contre sa tyrannie.

Au moment où Lahurec réunit son bagage pour enfiler définitivement l'escalier, le chevalier du cordon surgit de sa loge, armé d'un revolver.

—Tonnerre de Brest ! prononce le mathurin, cela devient sérieux ! Je ne voudrais pourtant pas lui faire trop de mal. Prestement il saisit son sac de toile, posé à terre, dont la tortue est parvenue à sortir, empoigne le concierge, lui arrache, en un clin d'œil, l'arme des mains, le coiffe avec le sac, et, avec l'amarrage formant coulisse, lui fait deux ou trois fois le tour du corps ; le porte, ainsi ficelé, à côté du baquet où sa femme est toujours à se rafraîchir ; la malheureuse, la tête émergeant d'un côté, les pieds de l'autre, fait de vains efforts pour se tirer de là ; crie :

—A l'assassin ! Au voleur !

Un rassemblement considérable s'est formé devant le No. 35. Des sergents de ville arrivent ; Lahurec est conduit au poste malgré ses protestations.

Heureusement sa sœur, instruite de ce qui se passe, vient bientôtle joindre, elle l'embrasse en lui reprochant maternellement sa conduite.

L'on s'explique devant le commissaire, lequel a grand'peine à tenir son sérieux. Notre ami est rendu à la liberté. Il veut faire cadeau de son singe au commissaire pour lui prouver sa reconnaissance et il offre une tournée aux agents.

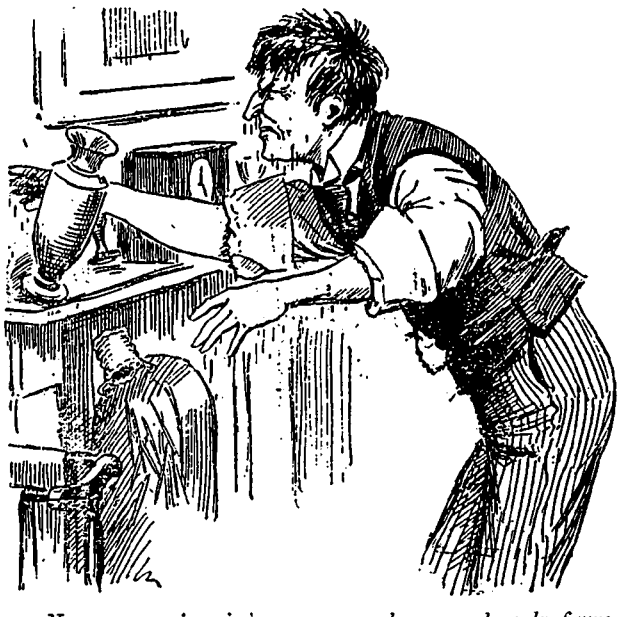
***

L'on confia le perroquet et la tortue à un marchand de vin pour ne point pousser à bout l'irascible concierge. Le frère et la sœur rentrèrent bras dessus bras dessous dans la maison. Les huit jours qui suivirent se passèrent en festins, en visites chez des parents, en promenades et en distractions de toutes sortes Le quartier-maître était émerveillé de tout ce qu'il voyait. En montant en wagon à la gare Montparnassé, il dit à sa sœur :

—A revoir, à revoir, bonjour au commissaire ; mes compliments à ton *capitaine d'armes* et à son épouse, dis-leur que, pour bien les amuser, je leur apporterai, au retour de ma prochaine campagne, un joli petit crocodile ! !...

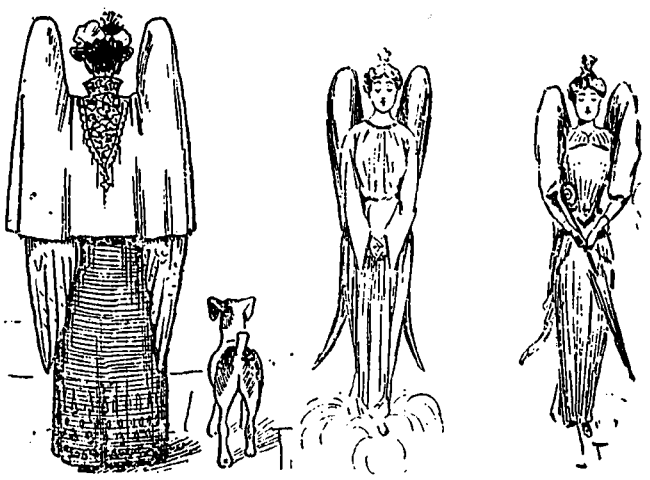
MARTIAL-MOULIN et Pierre LEMONNIER.

UN CONSEIL AU LECTEUR



Ne commencez jamais à vous passer du savon dans la figure avant de savoir où est l'essuie-main.

LES MODES DU JOUR



Un costume angélique.

SITUATION DOUTEUSE

Curé, (en visite et donnant ses vues contre le jeu de carte).—Et comme je vous le disais je suis dans le doute.

Perroquet, (interrompant).—Si vous êtes dans le doute, faites atout !

Pas un membre de la famille n'a su expliquer comment le perroquet avait appris cette phrase.

DROLE DE PAYS

Un vieux monsieur qui explore la campagne sent la faim s'emparer de lui. Impossible de savoir l'heure, sa montre est arrêtée. Alors, avisant un petit garçon qui vient à sa rencontre :

—Dis donc, mon enfant, peux-tu me dire l'heure qu'il est ?

—Oui, monsieur, il est douze heures.

—C'est drôle, je croyais qu'il était plus tard que cela.

—Il n'est jamais plus tard que cela par ici. Passé midi, ça recommence.

QUEEN'S THEATRE

" The American Girl " est la pièce qu'on joue cette semaine à ce théâtre populaire. C'est une nouvelle pièce écrite par un auteur bien connu des amateurs de théâtre, monsieur H. Grattan Donnelly. C'est lui aussi qui a écrit " Natural Gas," " Later on " et plusieurs autres. Madame Rosina Vokes nous a déjà fait connaître ces dernières. " The American Girl " est un genre tout à fait différent de ce que nous avons généralement. C'est plus profond, plus philosophique, et surtout plus pathétique ; c'est sans doute le chef-d'œuvre de monsieur Donnelly. On peut dire que la pièce est une illustration, une peinture fidèle du caractère américain—hardi et indépendant—et c'est bien donné. Le caractère de l'héroïne, de cette américaine qui veut passer pour la noblesse anglaise est très bien rendu. On serait porté peut-être à crier à l'exagération du type anglais, si un autre personnage, un vrai gentilhomme anglais, ne venait démontrer le vrai caractère anglais. L'individu qui pose comme directeur de théâtre, ne peut pas être mieux réussi. C'est l'illustration sincère et vraie du " quick business " et de l'indépendance des américains. Cette partie est essentiellement naturelle et mérite toutes les louanges possibles. Melle Lilian Rowley, dans Jasmine, " the American Girl," peut être considérée comme une bonne actrice. Son rôle est difficile et si elle est plus faible dans quelques parties, elle le soutient en général assez bien. Monsieur Frank Bell, dans Col. Ross Bolter, est magnifique. La foule qui chaque soir encombrait la salle, est une garantie suffisante pour que la pièce se passe de commentaires. Que ceux qui n'y sont pas encore allé, y aillent.